

## PREMIÈRE RELATION

1660 - 1662

<<<<<

### Brève relation du voyage des missionnaires apostoliques envoyés immédiatement du Saint-Siège pour les royaumes de la Chine, Tonquin, Cochinchine, Laos, île d'Ainan<sup>1</sup>

1. *De Paris jusqu'à Bassora*
2. *Réflexion sur les qualités des missionnaires de la Chine*
3. *Avis des missionnaires de France jusqu'à Bassora*
4. *Continuation... depuis Bassora jusqu'à Hispahan*
5. *Réflexion... sur l'avancement de la religion en Perse*
6. *Arrivée des missionnaires apostoliques dans Hispahan...*
7. *Départ des missionnaires d'Hispahan*
8. *Suite du voyage de Surate à Masulpatan par terre*
9. *Avis sur les tentations...*
10. *Informations des missions du Pegu, et du chemin par terre à la Chine*
11. *Avis touchant les catholiques... la Compagnie des Indes d'Hollande*
12. *Embarquement des missionnaires à Masulpatan pour Tenasserim*
13. *Résolution des missionnaires avant leur départ de Tenasserim*
14. *Départ des missionnaires de Tenasserim pour Siam*

---

<sup>1</sup> Amep, vol. 121, p. 605-630.

Cf. Amep, vol. 135, p. 314-346 ; vol. 136, p. 1-66 ; vol. 876, p. 1-36 : « Relation sommaire des missionnaires de la Chine depuis Paris jusqu'à Hispahan ».

Cf. Jacques de BOURGES, *Relation du voyage de Monseigneur l'évêque de Bérythe, Vicaire apostolique du Royaume de la Cochinchine, par la Turquie, la Perse, les Indes, etc. jusqu'au royaume de Siam et autres lieux*, Paris, Denis Béchét, 1666, 245 pages.

## 1. De Paris jusqu'à Bassora

[*Amp, vol. 121, p. 605*]

Le 11<sup>e</sup> de juin de l'année 1660 Mgr de Bérithé fut sacré à Paris<sup>2</sup>.

Le 18<sup>e</sup> du même mois il partit accompagné de Mr de Bourges<sup>3</sup> ecclésiastique originaire de Paris et d'un valet du même diocèse pour la mission de la Chine. Ils arrivèrent à Lyon le 28 dudit mois, et le 1<sup>er</sup> de juillet, Mgr de Bérithé étant tombé grièvement malade et obligé de garder le lit 51 jours, on ne put partir que le 2 de septembre suivant pour Avignon, mais n'étant pas encore en parfaite santé, il fut contraint de prendre une litière en cette même ville pour se rendre à Marseille où il arrivèrent le 9 de septembre.

Là ils furent joints par Mr Deydier<sup>4</sup> ecclésiastique originaire de Tollon [Toulon] en Provence qui s'était dévoué à cette mission.

L'occasion s'étant trouvé commode de partir du port de Marseille, ils en partirent le 27 de novembre et arrivèrent en île de Malte le 3 de décembre où on séjourna 18 jours pendant lesquels les missionnaires allèrent visiter la grotte et l'église de saint Paul qui est la cathédrale éloignée de la ville de Malte de 2 [p. 606] lieues et Mgr de Bérithé conféra les saints ordres à environ 70 personnes suivant la prière que lui en fit Mgr l'Évêque.

On partit de Malte le jour de saint Thomas, et on mouilla aux salines de l'île de Chypre le 28 de décembre, là nous apprîmes des Révérends Pères de saint François qui y

---

<sup>2</sup> Par Mgr Victor Le Bouthillier, archevêque de Tours, dans la chapelle du monastère de la Visitation, rue Saint-Antoine, à Paris.

<sup>3</sup> Jacques de Bourges fut, en 1679, nommé évêque d'Auren et vicaire apostolique du Tonkin occidental, sacré à Juthia le 17 mai 1682 par Mgr Laneau. Expulsé du Tonkin en 1713, il alla mourir à Juthia le 9 août 1714.

<sup>4</sup> François Deydier, en 1679, nommé évêque d'Ascalon et vicaire apostolique du Tonkin oriental, sacré le 21 décembre 1682 par Mgr de Bourges, mourut au Tonkin le 1<sup>er</sup> juillet 1693.

résident que d'un archevêque et de 3 évêques qu'il y a en cette île, il y en avait deux qui reconnaissaient le Saint-Siège, que tout le peuple est dans une extrême ignorance, et fort disposé à changer de maître à cause qu'il gémit sous la tyrannie du grand seigneur.

On partit de Chypre le 5 de janvier 1661 et on arriva le 11 à Alexandrette qui est un fort mauvais air. C'est pour cela que ceux qui seront obligés d'y faire quelque séjour seraient mieux de se tenir dans le vaisseau, jusqu'à ce qu'ils trouvassent une occasion pour Alep. Il y a en ce lieu une église et un Père de la Terre Sainte qui y demeure toujours, et un vice consul français.

D'Alexandrette, on vint [à] Célan qui est un village à 4 lieues de là le 21 dudit mois.

Le lendemain on arriva à Antioche, où il n'y a pas un catholique romain. Elle est située sur la rivière d'Oronthe environ à 6 lieues de la mer. Les missionnaires furent extrêmement touchés d'apprendre que l'Église de ce lieu qui était la première de saint Pierre soit maintenant une mosquée, et tâchèrent dans l'esprit de Notre Seigneur Jésus Christ et de l'Église d'en faire satisfaction à Dieu suivant le mouvement qu'il leur inspira quand ils entrèrent en asise de se considérer comme députés de la Sainte Église, et que dans un esprit de compassion tout leur voyage de là à la Chine devait être une procession générale pour faire satisfaction à Dieu de ce qu'il n'y était ni connu ni aimé.

D'Antioche, on vint coucher à Gearre le 24 de janvier et le lendemain, jour de la Conversion de saint Paul, nous arrivâmes à Alep. Nous apprîmes en ce lieu de Mr le Consul de France<sup>5</sup> qui est une personne de mérite et de vertu et des Révérends missionnaires qui sont en cette ville qu'il serait facile de gagner la plupart des schismatiques et hérétiques<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> En cette année 1661, le consul de France à Alep fut François Piquet. Il devint évêque et vicaire apostolique de Babylone en 1674.

<sup>6</sup> SCHISMATIQUE : Celui « qui fait schisme, qui est dans le schisme » ; SCHISME : « separation qui arrive pour diversité d'opinions entre gens d'une mesme religion, d'une mesme creance. » (DAF, 1694).

de plusieurs sectes, si on se conciliait la bienveillance et l'amitié de quelques archevêques, évêques et prêtres d'entre eux qui ne suivent la plupart leurs erreurs que par intérêts. On en a vu depuis quelques années des effets bien sensibles par la réunion de Mgr l'Évêque des Suriens qui a [p. 607] ramené avec lui à la Sainte Église 3 ou 4 mille de son parti dont la plupart vivent dans la pureté du christianisme. Cet emploi mériterait bien l'occupation de quelque personne de condition et de vertu, qui eut grâce et bénédiction pour cela. Cette affaire est d'importance y ayant à Alep de toutes sortes de sectes au moins 20.000 âmes sans comprendre les chrétiens maronites qui ont été toujours soumis au Saint-Siège.

L'occasion s'étant trouvé favorable d'une caravane qui partait pour Babylone par le désert, nous la primes le 3 de février et nous campâmes le même jour à une lieue d'Alep en pleine campagne.

Le lendemain nous vînmes à Ysabou pour attendre quelques marchands et le 6 nous continuâmes notre chemin par l'Arabie déserte jusqu'au 14 que nous passâmes proche de Dert qui est un château et environ 100 maisons sur l'Euphrate, le gouverneur de ce lieu est d'ordinaire un chef d'arabe qui fait payer à toutes les caravanes qui passent ce fleuve trois quarts de piastre<sup>7</sup> par charge et un présent ; et quand on ne le passe point, il se fait donner un présent à sa volonté qui règle néanmoins selon la grandeur des caravanes.

Nous campâmes à une lieue de Dert et le lendemain nous passâmes l'Euphrate du côté de la Mésopotamie, nous séjournâmes trois jours sur le bord de cette belle rivière pendant notre caravane passait dans une méchante barque,

---

HÉRÉTIQUE : « Celui qui propose quelque heresie, qui est engagé dans quelque heresie » ; HÉRÉSIE : « Erreur condamnée par l'Eglise en matiere de Religion. » (DAF, 1694).

<sup>7</sup> « PIASTRE. s.f. Sorte de monnoie d'argent, qui vaut un écu ou environ, & qui se fabrique en Espagne & dans les Indes Occidentales. » (DAF, 1762).

on nous fit payer pour le droit du passage un quart de piastre par chaque charge de cheval et de chameaux.

Le 18 nous continuâmes notre route jusqu'au 23, que nous arrivâmes à Anna situé sur le même fleuve où nous demeurâmes le 24 et le 25, on nous fit payer deux piastres par tête à cause que nous étions francs. C'est un droit que le gouverneur de ce lieu exige de toute la nation a outre cela, nous payâmes 5 quarts de piastre pour chaque charge.

Le 26 nous en partîmes et arrivâmes le 4 mars fort tard à Bagdad où ayant trouvé les portes fermées, nous couchâmes au clair de la lune, sur le bord du Tigre. Le lendemain, comme nous voulûmes deux de nous avec notre truchement entrer, pendant que les deux autres gardaient nos hardes, on ne voulut pas nous laisser passer, il fallut donner deux piastres à celui qui garde le pont, nous passâmes avec nos [p. 608] sacs sur nos chevaux avec ce que nous avons de meilleur dedans sans qu'on nous fouillât, peu après être arrivés quelques uns de nous allèrent à la douane, où nos hardes avaient été portées.

On fit rien payer pour nos livres et nos ornements d'Église, et pour ce qui est de nos petites curiosités qu'on nous avait conseillé d'acheter à Paris, on ne les vit presque point, ce que nous appréhendions fort à cause de la rigueur de cette douane, il est vrai de ce qui nous causa ce bonheur fut le Topigy Bachy, c'est-à-dire lieutenant d'artillerie de cette même ville, il se pique de servir les Français, et nous reçûmes de lui mille bons offices. Il fait profession ouverte de la religion catholique en laquelle il a été élevé, étant Vénitien de nation, il alla lui-même à la douane, il fit estimer à 100 écus ce qui en avait coûté plus de 400 dans Paris. Puis réclamant toutes ces petites curiosités comme siennes, nous en fûmes quittes presque pour rien. Ce Topigy demeure d'ordinaire proche de Damas dans une terre que le Grand Seigneur lui a donné pour les bons services qu'il lui a rendus contre le roi de Perse, cette terre est de 4 ou 5 mille écus de rente, il aurait eu une meilleure fortune en ce monde, s'il eut été assez malheureux que de quitter sa

religion. Son fils quoique jeune est reçu en survivance de sa charge. Nous avons fait habitude avec ce Topigy dans la vue qu'il pourra être utile aux missionnaires et à la gloire de Notre Seigneur, nous lui fîmes quelques petits présents, qu'il récompensa par des rafraîchissements qu'il nous envoya.

Étant arrivés à Babylone, nous allâmes descendre à la maison de Pères capucins français qui sont d'ordinaire 3 ou 4. Ce sont les seuls missionnaires qui soient dans cette ville. Nous sommes témoins de l'estime qu'on a pour eux et des fruits qu'ils y font, travaillant à ramener à la Sainte Église les Arméniens, Jacobites et nestoriens où ils ont jusqu'ici réussi heureusement, ayant gagné quelques prêtres d'entre ces schismatiques et hérétiques et environ 200 âmes qui sont maintenant soumises au Saint-Siège, voilà un de leurs fruits, l'autre est à s'occuper, à baptiser les petits enfants des Turcs qu'ils jugent être pour mourir, cela va à ce que nous avons appris d'eux à 15 ou 20 par an. Il est vrai qu'ils ont un grand avantage pour cela parce que l'un d'eux passe dans la ville pour le plus habile médecin et sans doute pour le plus charitable, ce qui fait qu'aussitôt qu'il y a quelques enfants malades, on l'envoie guérir, ou bien on les lui amène, et lorsqu'il les juge en péril évident de mort, le meilleur remède qu'il leur applique est de leur donner le saint baptême, en quoi il a tant de bénédiction, il est rare d'en voir un qui survivra après avoir reçu la grâce du saint baptême.

Monseigneur de Bérithe, ayant été supplié par ces Pères, de [p. 609] donner le sacrement de confirmation, il le conféra le 13 et le 14 de ce mois à environ 120 personnes.

Le 16 dudit mois, nous partîmes pour Bassora et avec la faveur de notre Topigy qui nous vint lui-même dans le vaisseau d'un janissaire de sa connaissance, nous nous embarquâmes sur le Tigre.

Le 29 nous arrivâmes à Corna qui est un lieu proche duquel se fait l'union de l'Euphrate et du Tigre, ce qui rend cette dernière rivière parfaitement belle ; là il y a une

douane fort exacte et assez grande, elle dépend du bacha<sup>8</sup> du Bassora ; par une particulière providence, nous l'évitâmes, les gens de la douane s'étant contentés de visiter une caisse de livres et une autre d'ornements d'Église et tout ce qui ne devait point de douane. Nous partîmes le 30 sur le midi de Corna et nous arrivâmes à jour failly [*sic*] dans le canal de Bassora<sup>9</sup>. Le lendemain nous envoyâmes avertir les Pères carmes déchaux de notre arrivée, ils sont italiens, un d'eux nous vint prendre dans un petit vaisseau pour nous conduire en leur maison où nous fûmes bien reçus. Ces missionnaires sont utiles à Bassora, soit pour y assister environ 20 chrétiens qui y sont, soit pour faciliter l'évasion de quelques esclaves chrétiens qui se sauvent de la Perse et des confins de Turquie, soit pour y recevoir les missionnaires, soit enfin pour y aider les chrétiens qui viennent trafiquer à ce port où plusieurs vaisseaux portugais, anglais, hollandais abordent, lesquels vont tous les ans trafiquer aux Indes. L'après-midi on visita nos petites curiosités qui furent estimées 500 piastres qui n'est guère plus que ce qu'elles avaient coûté à Paris, on nous fit payer pour la douane qui est de 7,5 pour 100, 37 piastres et demi.

Cette ville de Bassora est une vraie Babylone pour la religion, il y a des Juifs et des gens qui se disent chrétiens de saint Jean-Baptiste, qui pour toute marque du christianisme n'ont que le signe de la croix, des nestoriens, des mahométans, et des païens de diverses sectes qui exercent publiquement leur idolâtrie. Nous fûmes invités d'aller dans un de leurs temples, nous y vîmes des personnes destinées au culte de leur idole, qui ne l'approchent point par respect, qu'ils ne soient tout nus à la

---

<sup>8</sup> « bacha » : « Titre d'honneur qui se donne en Turquie à des personnes considérables, même sans gouvernement. » (DAF, 1762).

<sup>9</sup> Nous lisons dans le livre de Jacques de Bourges, op. cit. : « Nous partîmes le 30. sur le Mydy de Corna, & sur le soir nous arrivâmes dans le Canal de Bassora. » (p. 48). Et aux Amep, vol. 136, p. 5, ou, aux Amep, vol. 876, p. 5 : « à jour failly ».

réserve d'une ceinture d'un pied de large. Leur idole est d'or massif, assis dans une chaise ; un peu plus loin, à côté de lui, est une statue de femme qu'ils disent être sa femme. Ce temple était tout à fait bien paré de fleurs et fort net, leur prêtre prépare tous les jours à manger à cette statue, ce qui nous surprit le plus fut que quelques uns de ces idolâtres nous parurent avoir le jugement fort bon dans les choses ordinaires.

## **2. Réflexion sur les qualités des missionnaires de la Chine**

*[Ameq, vol. 121, p. 609]*

Auparavant que de parler des choses qui regardent ce voyage, nous dirons un mot des qualités que doivent avoir de tels missionnaires, nous tirons cet avis de notre propre *[p. 610]* misère, étant obligés d'avouer que les qualités de telles personnes ne demandent pas seulement une sincère résolution de la perfection chrétienne, mais il faut l'avoir pratiquée avant que de s'engager à ces aults emplois [ces hauts emplois]. C'est pour cela qu'il ne faut pas se contenter d'un homme de bonne volonté, fervent et dévot, si ce n'est qu'il eut passé dix années consécutives dans une oraison intime avec Notre Seigneur et dans le service du prochain, sans cela il est fort à craindre que les missionnaires ne viennent à déchoir de leur intérieur. Il y a encore une raison qui nous fait désirer dans ces sortes de personnes. L'acquisition de la vie perfective est que, n'étant pas encore sorti du noviciat de la dévotion, il tombe infailliblement dans les scrupules, dans les découragements, dans le doute de leur vocation, dans la surprise de ne pouvoir plus suivre leurs pratiques ordinaires. Il faut ici quitter toutes ses propres voies, il faut vivre en liberté, avoir un grand cœur, et croire qu'on trouvera dans sa marche tout ce qui est nécessaire à la perfection de son état, il faut enfin être persuadé que c'est dans cet abandon qu'on adore Dieu en esprit et en vérité. C'est, dis-je, en cet état qu'on agit dans une vraie liberté d'esprit qui consiste à laisser



continuellement écouler son esprit dans celui de Dieu qui animant continuellement le nôtre le revête du sien, de sorte que notre esprit n'opérant plus par ses propres forces, Dieu y règne parfaitement ; et on peut dire qu'une âme ainsi perdue continue le sacrifice que le sauveur du monde a commencé au moment de son Incarnation et qui durera dans les âmes fidèles d'une manière admirable jusqu'à la consommation des siècles, par le moyen de l'opération qu'il fait par soi-même dans telles âmes. Quand l'âme est réduite dans ce bienheureux état, elle peut dire qu'elle ne vit plus, et qu'elle fait toujours la divine volonté, à l'exemple de Notre Seigneur duquel il est dit : « Non sibi placuit » [Rm 15, 3] ; mais qu'il faisait toujours le bon plaisir de son Père : « Quae placita sunt ei facio semper » [Jn 8, 29]. Voilà en peu de mots les dispositions qui sont à désirer dans les missionnaires de la Chine ; ce n'est pas que sortant de France avec les qualités ci-dessus marquées, il ne leur manque encore plusieurs choses pour la perfection de leur état qu'ils n'apprendront point aux lieux de leurs naissances, parce que notre Seigneur aura plusieurs choses à leur dire par les chemins lesquels ils ne pourraient pas porter en leur propre pays conformément à ce passage : « Multa habeo vobis dicere, sed non potestis portare modo » [Jn 16, 10]. Mais après tout, il faut s'assurer que s'ils sont fidèles à recevoir toutes leurs providences ou plutôt toutes les opérations divines qui arriveront infailliblement dans leur route, Dieu par sa bonté infinie leur découvrira plus aults secrets [hauts secrets] du christianisme qui sont plus ou moins cachés qu'à proportion, on quittera tout et soi-même et qu'on suivra Notre Seigneur dans les belles et seules sûres maximes de son saint Évangile.

### **3. Avis des missionnaires de France jusqu'à Bassora**

*[Amep, vol. 121, p. 610]*

L'embarquement se doit faire à Marseille d'où il est parti ordinairement tous les mois *[p. 611]* des vaisseaux soit pour

Alexandrette soit pour Tripoli de Syrie, quoiqu'on puisse partir en tout temps de France. Il est important de prendre le plus commode pour ce pays du Levant, faute de quoi, on recevrait des incommodités extrêmes, à cause des chaleurs excessives qui sont en ces quartiers<sup>10</sup> pendant 4 ou 5 mois de l'année. La saison donc qui paraît la plus favorable est de faire voile de Marseille au mois de septembre, on peut compter un mois de navigation jusqu'à Alexandrette, de là à Alep ; et pour le séjour qu'il y faut faire pour rencontrer une caravane qui aille à Babylone, on peut mettre encore un mois ; communément on emploie 6 semaines d'Alep à Babylone. Il faut encore bien demeurer 15 jours en cette ville avant que de trouver l'occasion de s'embarquer sur le Tigre pour Bassora, et puis environ 15 jours pour y arriver. Voilà à peu près la fin du mois de janvier. De là il y a toujours commodité pour se rendre à Congo, distant de 4 journées de terre, de Commoron, et même souvent pour ce dernier port, où on emploie 15 ou 16 jours de navigation ; là il est assuré qu'on trouve tous les ans des vaisseaux portugais, anglais, hollandais et mores pour Surate, depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin d'avril, lesquels sont nécessités d'aller à Surate dans le mois de mai, parce que tous les ports des Indes sont fermés pendant les 4 mois suivants, en sorte qu'il n'est pas possible de naviguer sur cette mer sans se mettre en un péril évident de faire naufrage.

Outre cette commodité que les missionnaires devront ordinairement prendre dans la suite du temps, il y en a encore une qui semble fort bonne, qui est de se servir de l'occasion de notre Topigy Bachy qui part tous les ans de sa terre qui est distante de Tripoli de Syrie d'environ une journée pour aller faire son quartier et exercer sa charge de lieutenant d'artillerie dans Bagdad, il n'emploie que 20 journées pour s'y rendre, et part au plus tard chaque année

---

<sup>10</sup> « quartiers » : « QUARTIER se dit quelquefois en parlant Des provinces & de la campagne; & alors il se met toujours au pluriel. » (DAF, 1762).

le 15 d'octobre et arrive au commencement de novembre et ainsi se servant de cette commodité, on peut être en décembre à Bassora, en janvier à Commoron, ou Ormus ou bander Abacy qui ne sont qu'une même chose, et enfin au mois de février à Surate qui est la meilleure saison de s'embarquer pour la Chine. Si ceux qui prendront cette voie lui apportaient une lettre de cachet, ils seraient bien reçus de lui. Il y a grand avantage de se servir de cette occasion, parce qu'on passe en sûreté, qu'on n'a pas besoin de truchement, qu'on ne doit point se mettre en peine de se faire de provision, qu'on ne paie point de douane, et moyennant quelque petit présent qu'on fera à ce Topigy, on passera comme de sa suite, ce qu'il estimera à l'honneur affectant d'être ami des Français et très humble serviteur du roi.

Ceux qui viendront à Alexandrette ne doivent point changer d'habit jusqu'à Alep ; celui qui sera le plus propre et le plus sûr pour venir à Bagdad sera celui de paysans turcs qui est de fort peu de dépense.

[p. 612] Pour la nécessité du voyage, il faudra que les missionnaires prennent un truchement sous le nom duquel passera tout ce qu'il leur appartiendra, soit de hardes, soit de curiosités, afin d'en avoir un fidèle et d'être considéré du maître de la caravane, il faut se servir de l'autorité du consul de France, et qu'il est aussi des Vénitiens et des Hollandais, ce qui le rend extrêmement recommandable.

Après avoir bien considéré les choses que les missionnaires doivent porter pour leur voyage, on a cru qu'ils ne devaient porter que de l'ambre jaune le plus éclatant, et du corail le plus gros et le plus vermeil, il n'importe pas qu'il soit mis en œuvre, parce qu'il y aura toujours à gagner et qu'on pourra éviter presque toutes les douanes, les portant dans un sac à l'arçon de la selle ou dans une valise.

L'argent dont ils se doivent charger doit être des piastres d'Espagne, qui passent pour un écu, quoique légères à Marseille, à Alexandrette, à Alep, et à Bagdad, et non pas à

Bassora où on les pèse. Si elles sont de poids, il y a 7 ou 8 pour 100 à gagner à Alep et à Bagdad ; et 10 ou 12 à Bassora. Cela s'entend pour toutes les piastres d'Espagne de poids, à la réserve de celles du Pérou. Il en est de même de nos louis d'argent à Bassora, où il y a 10 pour 100 à gagner.

Pour ce qui regarde l'or, il y a un notable profit à faire sur les vieux sequins<sup>11</sup> de Venise et ceux de Hongrie. On nous en offrit à Lyon à 6 livres 3 sols<sup>12</sup> que nous ne prîmes point, faute de savoir ce qu'ils valaient en Turquie. Cependant nous les eussions mis à 7 livres ou 7 livres 10 sols à Alep et à Bassora.

Cette connaissance des monoyes [*sic*]<sup>13</sup> est si fort de conséquence que nous avons vu des missionnaires qui étaient pratiqués de ces quartier, qui sont venus d'Europe à Bassora, qui ont sauvé plus que la dépense de leur voyage ; mais, à moins d'avoir été dans ce pays, il est difficile de savoir ce profit. Suivant l'avis qu'on nous avait donné, nous portâmes des pistoles d'Espagne<sup>14</sup> où nous perdîmes 10 sols par pièce à Alep et à Bassora.

L'allure dont se doivent servir les missionnaires doit être d'aller sur des chameaux depuis Alep jusqu'à Bagdad, et soigneront d'avoir quelques méchantes tantes ou pavillons par le moyen de leur truchement ou de leur chamelier, et

---

<sup>11</sup> « SEQUIN. s.m. Sorte de monnaie d'or, qui a grand cours à Venise & dans le Levant. » (DAF, 1762).

<sup>12</sup> « LIVRE. s. f. Est aussi une monnoye de compte valant vingt sols. » (DAF, 1694).

« SOU. s. m. Quelques uns escrivent encore Sol. Piece de monnoye valant douze deniers. » (DAF, 1694).

« DENIER. s. m. Espece de monnoye de cuivre, valant la douziesme partie d'un sol. » (DAF, 1694).

<sup>13</sup> « MONNOYE. s. f. Toute sorte de pieces d'or & d'argent ou d'autre metal, battuës par autorité Souveraine, & marquées au coin d'un Prince ou d'un Estat Souverain. » (DAF, 1694).

<sup>14</sup> « PISTOLE. s. f. Monnoye d'or estrangere du poids du loüis d'or. *Pistole d'or. pistole d'Italie. pistole d'Espagne.* » (DAF, 1694).

pourront acheter quelques armes à Marseille qu'ils serviront à les faire estimer et craindre dans la caravane.

Au reste, pour la consolation des missionnaires, ils peuvent dire tous les jours l'office divin et faire toutes leurs prières en liberté, les Turcs ne trouvant pas mauvais ; au contraire les infidèles semblent nous y convier quand ils font la leur tous les jours en leur manière sans aucune confusion, bien qu'elle soit extérieurement plus humiliante que la nôtre.

#### **4. Continuation du voyage des missionnaires depuis Bassora jusqu'à Hispahan**

*[Amep, vol. 121, p. 612]*

La saison étant trop avancée pour se rendre à Surate, au temps propre pour la navigation, ou plutôt la divine Providence conduisant visiblement par la main des missionnaires, leur fit prendre résolution d'aller à Hispahan, soit pour attendre le mois de septembre ou octobre qui est le temps commode pour se rendre à Ormus, et de là s'embarquer pour Surate, soit *[p. 613]* afin de conférer si on pourrait découvrir un chemin par terre jusqu'à la Chine.

Pour l'exécution de ce dessein, ils partirent de Bassora le 22 d'avril, afin de se rendre à Banderrie qui est un port de l'État de Perse, sur le sein de Persique, éloigné d'environ 300 milles de ladite ville, ils arrivèrent le 27 dudit mois.

Ils en partirent le dernier pour prendre la route de Schiras par la voie d'un muletier. Le chemin est rempli de montagnes effroyables. Ils marchèrent toujours la nuit sans débrider, on se repose le jour, et ainsi, on fait du jour la nuit, ce qui est fort incommode à ceux qui n'y sont pas accoutumés, parce que ne pouvant pas bien dormir le jour à cause des grandes chaleurs, on a grande peine la nuit à se garantir du sommeil.

Après 5 jours de marche, ou plutôt 5 nuits, ils arrivèrent à Calseron, petite ville de Perse, qui paraît avoir été fort grande, elle s'appelait autrefois Césarée. L'air y est un peu

plus tempéré qu'à Bassora et à Banderrie, de sorte qu'on commence à respirer et même à n'avoir plus les justes craintes qu'on doit avoir dans l'état du Turc pour ce qui est des avaries et des voleurs, les francs étant dans la Perse en fort grande sûreté et liberté.

Le 10 de mai, ils quittèrent Calseron pour se rendre à Schiras où il arrivèrent le 14 sur la minuit. Ils logèrent chez les Pères carmes déchaux [*sic*] dont le supérieur est français du diocèse de Limoge[s], qui leur fit grand accueil. Dans l'entretien qu'ils eurent avec ces Pères, durant leur séjour qu'ils firent chez eux, ils apprirent la même chose qu'ils avaient sue dans l'État du Turc, qu'il n'y a rien à faire pour l'avancement de la religion avec ceux qui suivent l'Alcoran<sup>15</sup>, étant plus fermes dans leur créance que nous ne sommes, la plupart de nous, dans celle de notre sainte foi. Ce n'est pas que les missionnaires ne soient utiles dans ce lieu, attendant le temps qu'il plaira à Dieu d'éclairer ces pauvres infidèles. Il y a en cette ville de Schiras deux familles de chrétiens romains, qui peuvent faire environ 12 à 15 personnes. Ils y vivent en bons chrétiens. Les missionnaires les allèrent visiter. Outre le secours que ce petit troupeau reçoit de ces Pères, ils rendent encore de grandes assistances spirituelles à tous les chrétiens de l'Europe qui passent par cette ville, pour le trafic d'Ormus et des Indes, qui y font leur dévotion avec autant de liberté qu'en un pays chrétien. Cette ville est une des plus belles de toute la Perse, et sans contredit, celle où il y a autant de savants qu'à tout le reste de la Perse, on y tient des écoles de philosophie, de morale, de médecine, de mathématique, de théologie à leur mode.

##### **5. Réflexion sur ce qui se peut faire pour l'avancement de la religion en Perse**

*[Amep, vol. 121, p. 613]*

---

<sup>15</sup> « ALCORAN s.m. Livre qui contient la Loy de Mahomet. » (DAF, 1694).

De l'avis unanime de tous les missionnaires qui ont vieilli dans ce pays, il n'y a rien à espérer pour le présent auprès de ceux qui suivent l'Alcoran, tout le profit dont qu'on peut [p. 614] faire pour l'avancement de la religion, est de ménager la réunion au Saint-Siège de chrétiens schismatiques et hérétiques ; conférant ceci fort humblement avec les missionnaires, il parut que la réunion du patriarche des nestoriens était comme assurée, il demeure à 5 ou 6 journées de la Tauris ; c'est-à-dire à un mois de chemin d'Hispanhan, il n'y faut qu'entretenir un ou deux religieux avec le Père Gabriel, capucin, français de nation, par le moyen duquel le bon Dieu opère des merveilles parmi ces peuples il est entièrement l'aureille [sic] du patriarche qu'il a disposé, s'il est jugé nécessaire d'aller en personne à Rome pour soumettre son autorité et sa créance aux pieds du Saint-Siège. Cette affaire n'est pas d'une dépense extraordinaire, vue la conséquence dont elle est, puisqu'on peut pour 200 écus tous les ans défrayer cette belle mission, il y a environ 40 villages qui dépendent de ce patriarche, qui sont un peuple fort considérable.

Nous nous sommes réservés en ce lieu de parler d'une autre conquête qui se rencontre dans l'état du Turc à une journée du Moussoul, qui est l'ancienne Ninive, touchant de semblables nestoriens qui y habitent, parce qu'ils sont dans une même créance, dans une extrême union entre eux, et qu'aussi le patriache de Moussoul est dans le même esprit de soumission que celui de ci-dessus, vers le pape, ainsi que nous avons appris de bonne part, et qui l'a plusieurs fois témoigné aux Pères capucins français qui sont à Bagdad. Voilà tout le bien que nous remarquons, qui se peut à présent faire en Perse et en Turquie, qui n'est pas d'une petite importance, puisqu'outre l'union de ces peuples à l'Église romaine, cela donnerait un grand bransle [sic]<sup>16</sup> pour la réunion de schismatiques et particulièrement des

---

<sup>16</sup> « BRANSLE. s. m. Agitation de ce qui est remué tantost d'un costé tantost de l'autre. » (DAF, 1694).

Arméniens qui sont en très grand nombre dans ces deux états.

## **6. Arrivée des missionnaires apostoliques dans Hispahan, capitale de Perse et le séjour qu'ils y firent**

*[Amep, vol. 121, p. 614]*

Les missionnaires étant partis le 30 de mai une heure après minuit de Schiras, marchant toujours de nuit comme ils avaient fait depuis Banderrie, arrivèrent le 12 de juin avant le lever du soleil dans Hispahan. Ils descendirent dans un caravansora *[sic]*<sup>17</sup> qui est un lieu public pour les passants, attendant qu'ils eussent réponse du Père supérieur des augustins portugais, auquel ils avaient écrit pour le prier de leur permettre d'occuper pendant leur séjour la maison de Mgr l'évêque de Babylone, dont il est grand vicaire, afin de ne point donner de jalousie à aucun des religieux français, ce que le Père fit avec beaucoup de bonté.

Les 5 ou 6 premiers jours se passèrent à recevoir et à rendre visite aux religieux, aux Français qui y sont habitués, à Mr l'Agent d'Angleterre et à ceux qui font les affaires de Messieurs de la Compagnie des Indes d'Hollande<sup>18</sup> ; après quoi, les missionnaires gardèrent la solitude autant qu'ils purent.

*[p. 615]* Dès qu'ils eurent le temps de se reconnaître, la première chose fut d'aviser aux moyens de continuer leur route le plus promptement que faire se pourrait. Pour l'exécution de ce dessein, ils conférèrent avec les plus vieux et expérimentés voyageurs qu'ils se rencontrèrent, qui

---

<sup>17</sup> « CARAVANSERA, ou CARAVANSERAI, ou CARAVANSERAIL, s. m. [...] Hôtellerie dans le Levant, où les caravanes sont reçues gratuitement, ou à un prix modique. *Acad.* Grand bâtiment, qui sert à loger des caravanes. » (Jean-François FÉRAUD : *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, Mossy 1787-1788).

<sup>18</sup> La Compagnie d'Angleterre fut fondée en 1600, et la Compagnie d'Hollande en 1602.



convinrent que si le chemin de terre de là à la Chine était tout à fait difficile, il n'était pas néanmoins impossible.

L'extrême désir qu'ils avaient de donner des marques de leur bonne volonté à Notre Seigneur Jésus Christ et appuyés sur le secours tout particulier de ses grâces, les porta à entreprendre ce voyage par terre, par la voie de Candahar, Agra, Patna, Niepal, Bontan, etc. Cependant, comme ils étaient prêts de se mettre en chemin environ un mois après leur arrivée, ils reconnurent que le bon Dieu se contentait de leur soumission, et qu'il était impossible pour lors d'exécuter cette entreprise, par une rencontre inopinée de l'irruption de 25 ou 30 mille Tartares qui vinrent de l'Iusbec en Perse et qui occupaient le passage par où il fallait nécessairement passer.

Ainsi donc bénissant Dieu de tout et suivant le conseil de leurs amis et particulièrement de deux ou trois Français qui revenaient de l'extrémité des Indes et qui y avaient puisé de grandes lumières pour les pays où ils devaient aller, ils délibérèrent d'accompagner Mr l'Agent d'Angleterre qui avait résolu de partir le mois de septembre suivant pour Commoron et de là, à Surate. Cette occasion leur fut tout à fait favorable, en ce que venant en sa compagnie, ils ne payèrent aucun droit de péage par le chemin, ni rien pour la douane de Commoron, qui est de 10 pour 100, et parce qu'aussi elle procura un embarquement commode dans un vaisseau anglais pour Surate.

Cette résolution prise leur donna lieu pendant le séjour qu'ils firent à Hispahan qui fut de 3 mois et demi de conférer avec les missionnaires qui y sont, touchant les missions apostoliques et de s'informer exactement comment les missionnaires qui avaient à venir dans ces quartiers, se peuvent rendre avec moins de difficultés et des précautions qui leur sont nécessaires. Pour le premier point, on n'a pas jugé à propos de parler ici en détail des missions d'Hispahan, parce qu'on ne le peut faire sans choquer plusieurs bons religieux qui y sont, dont les vues ne sont pas tout à fait conformes à la vie apostolique ; et que

d'ailleurs on ne le peut faire sans démentir les relations qui en ont été faites et écrites, il suffira de dire que ces Pères n'étant pas de ce sentiment qu'on puisse rien avancer au sujet de la grande religion sans de grands moyens humains, ni sans le secours des grandes puissances temporelles, que ne reconnaissant point d'autres supérieurs que ceux de leurs ordres, que n'étant pas uniformes dans leurs maximes, les uns admettant ce que les autres refusent, il est aisé à juger que de 4 maisons religieuses qu'il y en a en cette ville-là, il y en a trop de 3 et qu'une suffirait pour la consolation [p. 616] de 8 ou 9 familles catholiques romaines qui sont presque toutes habituées à Julfa qui est un grand faubourg, ou plutôt une ville à une lieue d'Hispanan, composée de 25 ou 30 mille Arméniens.

Pour ce qui regarde l'instruction de ceux qui pourront venir aux missions, qui est le principal sujet de cette relation, il est bon qu'ils sachent que sortant de Turquie, ils sortent d'un état de captivité et qu'entrant en Perse, on peut fort bien y être vêtu à la française ; leurs chapeaux mêmes leur serviraient de beaucoup, pour se garantir des chaleurs, il faut encore tenir pour maxime que c'est le mieux de marcher à petites journées, de se nourrir honnêtement, et de ne pas aller à pieds, sans cela il n'est pas possible de subsister, on doit encore se défier extrêmement de ses truchements et des valets du pays, lesquels ordinairement sont tous larrons et comptent les choses la moitié ou le tiers plus qu'ils ne les achètent. Le meilleur remède à cela c'est de loger chez quelqu'un des religieux missionnaires et lorsqu'on part, les prier de faire faire les provisions nécessaires pour le chemin. Il ne faut point non plus apporter d'or en Perse pour le changer, parce qu'il est à bas prix, et nous avons perdu sur chaque pistole d'Espagne 23 sols 6 deniers. Il y aurait moins de perte à proportion sur les sequins, au moins de Venise, mais il est toujours bien mieux de changer son or à Bassora en monoye [sic] de Perse. Il y aura quelques profits que si on voulait employer une partie de son viatique en gros corail vermeil,

ou en ambre jaune éclatant, on y trouverait assez son compte. On peut même apporter une douzaine de montres, qui vaudront autant comme elles coûteraient en France.

## 7. Départ des missionnaires d'Hispanhan

[*Ameq*, vol. 121, p. 615]

Suivant la résolution prise d'aller à Commoron, Surate, Masulpatan, Tenasserim, etc., les missionnaires partirent d'Hispanhan le 26 de septembre avec Monsieur l'Agent d'Angleterre. Ils arrivèrent à Schiras le 8 d'octobre, ils y séjournèrent 4 jours ; puis continuant leur chemin, ils se rendirent à Lare le 22 du même mois ; où après un jour de repos, ils poursuivirent leur route pour Commoron ; où ils arrivèrent le 30 dudit mois. Ainsi ils employèrent en cette marche 35 jours, 30 de marche et 5 de repos.

Mr l'Agent d'Angleterre, ayant convié les missionnaires de loger en la maison de la Compagnie d'Angleterre. Ils y demeurèrent tout le temps qu'ils restèrent en ce lieu-là, avec toute la civilité et la liberté qu'on peut souhaiter, même avec la permission de pouvoir célébrer tous les jours la messe. [C'était] de son contentement que deux familles chrétiennes qui sont là, venaient entendre les jours de fête. Les missionnaires eurent la consolation d'instruire un néophyte de 14 ou 15 ans qu'ils baptisèrent avant leur départ.

Cet infortuné lieu de Commoron est tout rempli de Juifs et de gentils qu'ils appellent bagnaneis [*sic*]<sup>19</sup>. Ces derniers mènent une vie des plus austères, ne mangent jamais de chair, ne peuvent souffrir qu'on tue aucuns animaux [*sic*] et particulièrement de vaches, et pour empêcher qu'on ne le fasse à la maison des Anglais ou Hollandais, ils n'omettent ni prières à l'égard des maîtres, ni argent à l'égard des serviteurs.

[p. 617] Quelque envie qu'on eut de sortir de ce méchant air qu'on peut nommer à bon droit la sépulture des Francs.

---

<sup>19</sup> Les membres d'une secte hindouiste, (bagnanes).

On ne fut point en état d'aller plus tôt à bord que le 29 de novembre, ni de se mettre à la voile que le 1er de décembre.

Le temps propre de se rendre à Commoron pour s'embarquer pour Surate est depuis le mois de novembre jusqu'au commencement de mars. Ainsi que nous avons connu que si par quelque empêchement les missionnaires ne pouvaient se rendre à Bassora le mois d'octobre pour prendre l'occasion des vaisseaux anglais qui vont à Surate, ils pourraient aucunement suppléer à cela, parce qu'il part souvent des barques de Mors<sup>20\*</sup> et de gentils de Bassora pour Commoron et toujours pour Banderrie et Congo ; desquels deux derniers ports, on trouve toujours occasion pour aller à Commoron. Il est vrai que cette voie n'est pas si commode, ni si assuré que celle des Anglais, et tout le monde dissuadait les missionnaires de la prendre. Cependant, ayant expérimenté cette navigation avec ces sortes de personnes, ils estiment qu'on s'en peut bien servir en cas que les autres viennent à manquer.

Les frais du voyage de Perse sont à bon marché, n'ayant coûté pour le port de 100 mains qui sont environ 550 livres de notre poids de France que 10 piastres et demi, depuis Hispahan jusqu'à Commoron, sans être obligés à aucune nourriture, ni de mulet, ni de muletier. Un homme qui va sur un bât<sup>21</sup> ou sur une demie charge de mule, est compté pour 31 mains. S'il ne veut avoir une mule à soi et une selle, on lui fait payer pour 60 ou 70 mains qui est à peu près les deux tiers de 10 piastres et demi. Quant à la dépense de

---

<sup>20</sup> « MÔRE, s.m. MORESQUE, adj. [Quelques-uns écrivent encôre *Maure*, *Mauresque*] *More*, habitant de la Mauritanie. Par extension, on le dit des Peuples d'Afrique, qui sont du côté de la Méditerranée. On apèle *Nègres* ceux qui sont du côté de l'Océan. On a aussi donné ce nom aux Conquérens Arabes et Turcs qui dominant dans les Indes. Les Indiens apèlent *Maures* de la Mecque ou des détroits, les Arabes qui comercent dans l'Inde par la Mer rouge. » (Jean-François FÉRAUD : *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, Mossy 1787-1788).

<sup>21</sup> « BÂT. s.m. Selle pour les bêtes de somme. *Bât de mulet, de cheval, d'âne.* » (DAF, 1762).

bouche, il est aussi à un prix fort modéré, parce qu'il se faut contenter de manger du riz, quelquefois des herbages, si ce n'est qu'on trouve par intervalle quelque volaille, quelque morceau de chèvre ou de mouton.

On paie pour le passage de Commoron à Surate 15 écus par tête. Outre cela, on fait encore payer selon la coutume de tous ces quartiers, la place qu'on occupe dans le vaisseau, qui plus ou moins selon le lieu, les missionnaires délivrèrent au capitaine 60 piastres pour le droit de passage de 4 personnes qu'ils étaient et 21 piastres pour leur place. Ceux qui viendront après eux se souviendront de convenir avec le capitaine pour leur passage et pour leur place et du lieu qu'ils auront dans le vaisseau avant que de s'embarquer.

Le bon Dieu ayant donné la bénédiction au voyage des missionnaires, ils arrivèrent au port de Soüally qui est distant de Surate de 4 ou 5 lieues, le 28 de décembre. Sitôt qu'ils y furent arrivés, un d'eux en alla donner avis au Père Ambroise de Preuilly, capucin de la province de Touraine, afin que par son moyen on put plus facilement sortir de la douane de Surate qui est la plus vigoureuse qui se puisse voir. On y fouille les personnes fort exactement, on prend 4 pour 100 de l'or monoyé [*sic*] ou non, 2 pour 100 de l'argent, et 4 pour 100 de tout ce qui est sujet à estimation, laquelle ils font comme ils veulent. Outre cela, si on a quelque chose de curieux, il est difficile qu'il échappe de leur main, en tout ou en partie, soit qu'ils le prennent, soit qu'ils le payent à leur gré.

Dès que ce Père qui est tout plein de zèle et de charité sut qui on était et particulièrement le sujet qui nous amenait en ces quartiers, il vint trouver les missionnaires et par son crédit qui est très grand, à cause de la sainteté de sa vie, ils en furent quitte à bon marché. Ce bon office [*p. 618*] de ce Père fut suivi d'une autre charité plus grande, qui fut de les loger en sa maison, où ils trouvèrent le Père Gilles de Bourges, son compagnon, qui les attendait tous avec impatience. On n'eut pas longtemps la conversation de

ces Pères qu'on ne reconnut leurs grâces et leurs vertus, lesquelles se découvrirent plus à plein dans la suite du temps, lorsqu'on les vit tout occupés dans l'emploi de leurs missions. Le Père Ambroise a prêché tous les fêtes et dimanches en portugais et en persien [*sic*] dans leur chapelle où ils administrent les sacrements à leurs ouailles, parler de Dieu et de leur vocation d'une manière extraordinaire, ne se mêler que de leur profession et surtout ne rien relâcher de leurs maximes et la sainte sévérité de l'Évangile.

Pendant que les missionnaires furent à Surate, il ne fut pas possible de refuser à ces Pères la prière qu'ils firent à Mgr l'Évêque de Bérithe de faire les saintes huiles, de donner la confirmation à environ 40 personnes et baptiser trois néophytes d'eux de 9 à 10 ans et le troisième environ de 14 ans, tous nés des parents infidèles.

Ce fut en ce temps [à Surate] que les missionnaires reçurent nouvelle de Goa de l'ordre qui y était venu dès le mois de juin précédent d'arrêter les évêques français qui passeraient par les terres de la Couronne de Portugal, avec commandement de les envoyer par la première occasion à Lisbonne. Cette nouvelle ne fit point d'impression sur l'esprit des missionnaires lesquels marchant dans l'abandon à la divine Providence, qui les conduira toujours, s'ils sont fidèles à son attrait par les voies qui leur seront les plus avantageuses, et parce qu'aussi la résolution qu'ils avaient prise, était d'aller par terre de Surate à Masulpatan.

Les missionnaires ayant besoin de changer de l'or, le trouvèrent de bien différent prix qu'en Perse où ils avaient perdu sur chaque pistole d'Espagne 23 sols 6 deniers, puisqu'au lieu d'y perdre, ils y trouvèrent 3 sols de gain par pièce. L'expérience a fait connaître qu'il n'y a point de diminution à souffrir sur l'or à Surate, ni par toutes les Indes. C'est pour cela qu'il vaut bien mieux consommer son argent dans les états de Turquie et de Perse où il est ordinairement plus cher à proportion que l'or, et réserver son or pour les Indes.

Au reste, il est très utile de donner cet avis qu'il vient tous les ans plusieurs vaisseaux en droiture d'Angleterre à Surate, qui emploient en leur navigation 6 ou 7 mois ; du nombre de ces vaisseaux, il y en a quelques uns qui appartiennent à quelques particuliers marchands d'Angleterre, qui peuvent sans difficulté donner passage à qui bon leur semble. Les autres sont de la Compagnie de Londres, qui, à la moindre recommandation du roi ou de la reine de la Grande Bretagne, l'accorderait très volontiers, cette nation ne regardant pas dans son commerce la rigueur extrême de la Compagnie des Indes d'Hollande.

### **8. Suite du voyage de Surate à Masulpatan par terre**

*[Ameq, vol. 121, p. 618]*

Les missionnaires ayant appris que sitôt que le mois de mai est venu, il ne faut plus *[p. 619]* penser à faire voyage dans les Indes, ni par terre ni par mer, à cause des pluies excessives qui rendent les chemins inaccessibles pendant 3 ou 4 mois, n'eurent point de plus forte pensée dès qu'ils furent arrivés à Surate que d'en sortir le plutôt qu'ils pourraient. C'est en quoi, précipitant autant qu'il se peut leur voyage, ils furent en état de se mettre en chemin le 25 de janvier 1662, jour de la Conversion de saint Paul, et passant en vue de Doltabat par Noringabat, Beder et Golconde. Ils arrivèrent le 42ème jour de leur départ et 40 de leur marche qui était le 6 de mars à Masulpatan. La crainte de manquer d'embarquement pour Tenasserim leur fit user de cette diligence qui fut plus grande qu'ils n'osaient espérer, parce que suivant l'écrit qu'ils avaient fait à Surate avec leurs charretiers, qu'ils ne devraient faire leur voyage qu'en 45 jours.

La voiture dont ils se servirent pour faire ce chemin fut celle qui est ordinaire dans les Indes, avec des charrettes tirées par deux bœufs. Ils en prient 4 pour eux trois et pour deux valets qu'ils avaient et pour porter leurs hardes, lesquelles coûtèrent chacune 30 piastres, outre environ 7

francs et demi qu'on paya pour chaque charrette. Pour avoir les billets, payer les passages et obtenir les passeports pour aller d'un lieu à l'autre, il ne faut pas omettre qu'il faut faire un écrit à Surate avec les charretiers, des pactions [*sic*] dont on sera convenu avec eux. Il est plus à propos de les obliger à tirer les billets et passeports nécessaires, et d'acquitter tous les droits, il faut payer par le chemin, ils prirent aussi suivant la coutume du pays 6 hommes qu'on appelle pions, pour les accompagner et particulièrement pour veiller et garder les charrettes la nuit. Ces sortes de gens, comme tous les valets des Indes, sont à fort bon marché, n'ayant coûté pour leur nourriture et salaire que 13 piastres et demi par mois.

L'expérience ayant fait connaître que la sûreté de marcher dans les Indes est telle qu'il est difficile d'en rencontrer une semblable dans tout le monde, fait croire aux missionnaires qu'il suffirait de prendre à Surate deux ou trois valets de la main des Pères capucins, ou de quelque personne de connaissance auxquels on donnerait 7 livres 10 sols par mois, pour tout autant de temps qu'on les garderait suivant l'usage du pays, dont on recevrait plus de service que de ces pions qui ne sont obligés que de vous accompagner et de veiller sur les charrettes la nuit. Pour d'autres secours, il n'en faut point espérer davantage d'eux, ce qui ne serait pas de même ayant des valets à soi. Quant à la dépense de vivres, elle n'est pas fort grande, à raison que les charretiers étant obligés de se nourrir et leurs bœufs, les frais qu'on fait pour les provisions de bouche vont à peu, parce qu'on ne trouve que du riz, quelques herbages, rarement des volailles et quelques morceaux de chèvre qui sont à fort bon compte ; pour le boire, il se faut contenter d'eau. De la dépense qui a été faite par les missionnaires, pour eux et deux valets en 41 jours, on en peut juger, laquelle n'a été qu'environ de 18 écus.

[p. 620] Sur le change qu'ils firent de leur or à Golconde et à Masulpatan, ils le trouvèrent encore bien plus cher qu'à Surate, ayant eu 12 sols par chaque pistole de plus. Ils



remarquèrent que l'or des écus d'or Louis de France y serait fort estimé et encore plus celui des vieux sequins de Venise.

Plusieurs personnes [donnèrent] avis aux missionnaires de donner leur argent à des marchands qui leur rendraient à Tenasserim ou à Siam<sup>22</sup> avec 35 pour 100 de profit, en même espèce ou d'égal valeur ; que si on ne faisait pas cela, mais qu'ils le portassent, il y aurait 25 pour 100 à perdre, à cause, disaient-ils, que l'argent est plus bas dans le royaume de Siam qu'il n'est à Masulpatan. Cette voie est pratiquée de tout le monde, et leur fut même conseillée par le Père vicaire de ce lieu, qui leur dit que tous les religieux ont usé ainsi. Cependant comme ce gain ne se fait par ceux qui prennent cet argent, et qu'en considération de marchandises qu'ils achètent à Masulpatan pour les vendre à Siam, où ils font un profit immense, les missionnaires n'estimèrent pas le pouvoir faire ; ils aimèrent mieux porter leur argent et que de prendre ce gain et d'éviter cette perte. Leur raison fut que n'étant pas marchands, et ne le pouvant être, ils ne pouvaient faire cela.

Étant toujours obligés à suivre les conseils évangéliques en ce qui regarde leurs maximes et leurs conduites, ils ne devraient pas autoriser une chose, laquelle si on peut tolérer, ne peut jamais être de la perfection chrétienne qui regarde sans difficulté les missionnaires apostoliques. Le commerce et l'usure sont les deux pierres d'achoppement des plus célèbres ordres dans le Levant et les Indes, cela est si contraire et opposé aux missions, qu'on peut dire assurément que ce sont les plus grands obstacles qui se puissent rencontrer dans la vie apostolique, ainsi l'expérience le fait voir par les malheurs qu'ils ont produits, c'est sans doute à cause de l'exemption de ces grands vices que le bon Dieu donne une grâce et une bénédiction toute particulière dans les missions des Pères capucins français,

---

<sup>22</sup> « Siam » restera dans les récits des missionnaires de l'époque comme nom propre sans jamais article : « capitale royale de Siam », « rivière de Siam », « royaume de Siam », « roi de Siam », « à Siam, de Siam, pour Siam », etc.

au-dessus les autres religieux qui sont dans les grands États de Turquie et les Indes.

Dès que les missionnaires furent arrivés à Masulpatan, ils avaient [envoyé] une personne exprès à Madraspatan, forteresse appartenante [*sic*] aux Anglais à demi lieue de Saint-Thomas ou Maliapour, aux Pères Éphrem et Zenon capucins français de la province de Touraine pour se conjurer avec eux de la bénédiction que Dieu donnait à leur travaux. La sainteté de ces religieux, leur pauvreté, leur exemple, surtout parce qu'ils ne se mêlent que de ce qui regarde leur profession, attirent sur eux la vénération universelle des mahométans<sup>23</sup>, des hérétiques, des gentils et des chrétiens. Comme les fêtes de Pâques s'approchaient, les Pères ne purent abandonner leur troupeau qui est de 1000 ou 1200 personnes pour venir à Masulpatan, d'où ils sont éloignés de 12 jours par terre et les missionnaires [*p.* 621] étant proches de leur départ ne purent aller voir ces merveilleux ouvriers évangéliques ainsi qu'ils eussent extrêmement souhaité.

Depuis Surate jusqu'à Masulpatan, les missionnaires furent dans des gémissements continuels, voyant les chemins par où ils passaient remplis de simulacres et d'idoles auxquels les peuples qui sont presque tous idolâtres, rendent leur culte. C'est une chose surprenante de voir l'aveuglement de ces pauvres âmes, l'austérité en laquelle ils vivent, leur simplicité, leurs superstitions et croyance qu'ils ont d'être dans un bon chemin. On voit parmi eux des cénobites dans les villes mêmes qu'ils vivent sous un supérieur, lesquels vaquent à la contemplation, et se contentent de manger une fois le jour un peu de riz ou d'herbes. On en voit d'autres qui font des pénitences publiques extraordinaires comme de couvrir leur chair, leurs cheveux et leur barbes de cendres, laisser croître leurs

---

<sup>23</sup> « MAHOMÉTAN, ANE. s. Celui, celle qui professe la Religion de Mahomet. Il est aussi adjectif. *La Religion Mahométane.* » (DAF, 1762).

ongles de 3 ou 4 doigts de long<sup>24</sup>, avoir continuellement un bras en l'air, les autres demeurer toujours les bras en croix, ou levés au ciel, et dans la suite du temps, perdre l'usage de ces membres qu'ils ne peuvent plus reprendre leur assiette naturelle, ensuite de quoi on est obligé par charité de leur donner à boire et à manger, comme à des petits enfants, faute de quoi ils mourraient infailliblement.

Il faut avouer que ce récit et la vue de toutes ces choses étaient tout à fait sensibles ; mais cependant ce qui a donné plus de douleur aux missionnaires, ç'a été de voir que liberté de prêcher notre sainte foi est tout entière, l'église de Masulpatan est ouverte comme si on était en Europe, et il en va de même dans les Indes où il y a des missions établies ; mais bonté infinie, vous n'avez point de ministres qui prêchent ni de voix ni d'exemple ; au contraire, considérant leurs maximes et leur manière de vie, ils sont bien plus propres à confirmer les mahométans et les païens dans leurs erreurs et leur idolâtrie, que de les en tirer, toutefois il n'y a point de remède pendant qu'on se servira des missionnaires de ces quartiers, ou de ceux qui en auront pris les mauvaises habitudes, le relâche y est en ce point qu'un homme de bien qui voudrait reprendre les défauts et les vices qui se rencontrent dans le clergé et dans les ordres religieux, passerait pour un ennemi public et serait traité comme tel, s'il était permis de dire tout ce que le monde sait en ce pays, comme tout va au sujet de la religion dans Goa et les autres terres qui appartiennent aux Portugais, on trouvera que l'ignorance et le vice règne généralement dans le clergé que les religieux ne sont plus dans l'observance de leurs constitutions que les mauvaises coutumes qu'on y a introduites les dispense de l'obéissance qu'ils doivent à leurs supérieurs. Pour ce qui regarde la pauvreté, presque tous les ordres religieux s'adonnent au commerce et baillent leur [p. 622] argent à usure, voir même il se trouve des

---

<sup>24</sup> DOIGT : « une petite mesure, qui contient à peu près l'épaisseur d'un pouce » (DAF, 1694). « 3 ou 4 doigts de long » sont environ 5 ou 6 cm.

particuliers religieux qui ont à eux en propre les 10, 20, 30, 40, jusqu'à 50 milles écus. Quant à la chasteté, il y a tant de scandale parmi la plus grande partie des religieux, qu'un honnête homme qui a famille n'oserait leur permettre l'entrée fréquente de sa maison à moins de se diffamer. C'est assurément la raison de tous ces effroyables désordres qu'on voit un autel contre un autel, et que dans les processions publiques et solennelles, on voit les ecclésiastiques et les religieux porter sous leurs habits des poignards et des armes à feu dont ils se servent quelquefois pour faire de grands et scandaleux massacres. Les missionnaires sachant que tous les désordres des Indes et peu de progrès qu'on y fait depuis l'établissement du christianisme ne vient que par la faute des missionnaires qui y ont introduit des maximes larges, qu'ils ont eux-mêmes pratiquées, lesquelles ensuite allant toujours en croissant, ont établi une loi de dépravation si forte dans toutes les conditions qu'il est aujourd'hui impossible de l'abolir, ont cru devoir donner avis à tous les missionnaires de suivre toujours en leurs maximes, en leur vie et en leur conduite la pure doctrine de Notre Seigneur Jésus Christ, sans quoi il n'est pas possible de marcher droit dans cette divine vocation, ni de rien avancer dans la conversion du prochain.

Il est vrai que ce qui a beaucoup aidé à rendre les missions infructueuses a été que les supérieurs des ordres ont plus regardé si les religieux qu'ils envoient étaient au moins aussi propres pour entretenir le matériel de leurs missions, que pour faire de grands progrès dans le christianisme. C'est avec beaucoup de regret qu'on écrit toutes ces choses ; mais comme elles importent à la gloire du bon Dieu et à l'honneur de la Sainte Église, et qu'il est impossible que dans peu on ne connaisse ces désordres, les missionnaires ont pensé qu'ils étaient obligés d'en donner avis afin que les supérieurs majeurs y pussent apporter le remède le plus salutaire qu'ils jugeront.

## 9. Avis sur les tentations qui arrivent aux missionnaires apostoliques

[*Ameq, vol. 121, p. 622*]

On a cru qu'il n'était pas hors du propos d'avertir en ce lieu ceux qui viendront pour travailler aux missions apostoliques, d'une ou plusieurs tentations qui exercent l'esprit dans les lieux les plus éloignés. C'est lorsque le bon Dieu pour éprouver la fidélité de la créature, ou le démon, ou plutôt la nature incitée par ce mauvais esprit, qui ne peut plus empêcher le voyage des missionnaires, leur met souvent devant leurs yeux le peu d'apparence qu'il y a de profiter dans les lieux où ils vont, qu'ils ont quitté le certain pour l'incertain, qu'ils pourraient travailler bien plus utilement dans leurs pays, il leur représente le péril où ils s'exposent, et les occasions de succomber à cause de la facilité qu'on a ici de se perdre, il fait faire à l'esprit des retours sur l'amour de la patrie, sur ce qu'ils ont quitté de plus charmant et de plus innocent, comme [*p. 623*] sont leurs amis, les personnes de piété avec qui ils avaient liaison, les établissements par lesquels ils pouvaient contribuer à tant de bien ; cette vie douce et tranquille qu'ils pouvaient mener si remplie d'onction et avec tant d'assurance morale de son salut ; au contraire, pour l'avenir, l'esprit est tout plein de frayeurs, d'incertitudes et de ténèbres, de délaissements et d'horribles souffrances qui sont inévitables. Toutes ces choses et plusieurs autres semblables font souvent l'exercice de l'âme et même trouvent entrée en la partie inférieure, laquelle a toujours l'inclination de quitter la vie qu'elle mène qui est une vie toute de foi dont elle ne connaît rien.

L'âme fort éclairée voit 3 manières de résister à ces tentations : la première de les pousser toujours fortement à l'abord ; la seconde de leur permettre l'entrée, afin de les mieux défaire, et leur coure sus à plaisir ; la troisième de les laisser combattre et vaincre au bon Dieu. Mais cette voie, quoiqu'elle lui soit sans comparaison la plus glorieuse, n'est pas toutefois à conseiller à tout le monde, puisqu'elle

suppose une âme toute revêtue de Jésus Christ, toute perdue en lui, toujours animée de son esprit divin, toute anéantie et qui est toujours le patient et jamais l'agent dans toutes les opérations. Chacun choisira selon sa grâce quelle de ces trois voies lui sera la plus propre.

## **10. Information des missions du Pegu, et du chemin par terre à la Chine**

*[Amep, vol. 121, p. 623]*

Durant le séjour des missionnaires à Masulpatan, ils s'informèrent avec assez d'exactitude de l'état de la religion dans le royaume de Pegu<sup>25</sup> et si de là on ne pouvait pas se rendre à la Chine par terre, ils apprirent de tous ceux qui avaient été et demeuré dans Ava, capitale de ce grand État que le roi quoique idolâtre y permet l'exercice de notre religion que les missionnaires y vont librement entendre prêcher les prêtres des idoles qu'eux, et les peuples écoutent avec joie et curiosité les mystères de notre sainte foi, qu'il ne reste que d'y envoyer de dignes sujets qui ne cherchent que l'intérêts de Jésus Christ et le salut du prochain. Il y a dans cette ville d'Ava une mission de religieux, mais ils ne passent pas pour avoir toutes les qualités requises à un bon missionnaire.

Quant à ce qui regarde le passage d'Ava à la Chine, il est très constant qu'il n'y a que 20 journées de chemin par terre ; il est vrai que ce chemin ne se peut faire maintenant, à cause des expresses défenses du roi du Pegu qui ne veut que personne aille par cette route pour la rendre inconnue aux Tartares<sup>26</sup> dont il appréhende les forces et craint qu'ayant occupé la Chine il ne porte ses conquêtes dans ses États. Voilà la seule cause qui peut empêcher pour le présent les missionnaires de prendre cette voie qui serait

---

<sup>25</sup> Les royaumes de Pegu (ou Pégou) et d'Ava se forment la Birmanie actuelle.

<sup>26</sup> En Chine, les Tartares s'emparèrent de Pékin, en 1644, et mirent fin à la dynastie de Ming. La nouvelle dynastie de Qing (ou, T'sing) durera jusqu'en 1911.

très facile de ce lieu de Masulpatan et de toutes ces côtes. Cependant comme cette défense n'est que depuis quelques années il n'y a pas d'apparence qu'elle dure toujours, ce qui confirme cette vérité est que dans Ava il y a plus de 50 familles de Chinois habitués qui sont venues de la Chine au Pegu par terre.

Auparavant que de finir ce voyage de Masulpatan, il est tout à fait important de [p. 624] donner avis de la plus belle occasion qui se puisse rencontrer pour venir tous les ans en ce lieu de Masulpatan ou de Madraspatan où sont habitués deux Pères capucins, c'est le moyen de plusieurs vaisseaux d'Angleterre appartenant à la compagnie de l'ordre, et à quelques particuliers marchands qui partent chaque année pour venir en ces côtes en droiture, au mois de mai, juin et juillet. Cette voie est si commode et de si peu de dépenses qu'elle rend pour ainsi dire toutes les autres inutiles, puisque étant ici, on est à la porte des missions, soit qu'on veuille continuer par mer, soit qu'on veuille prendre le chemin par terre pour le royaume de Siam, parce qu'en ce cas, si les Hollandais refusent l'embarquement dans leurs vaisseaux jusqu'à Malacca, on ne manquera d'en trouver dans ceux du royaume de Siam, ou sur d'autres vaisseaux mors qui partent tous les ans pour Malacca, pour Siam, pour divers autres lieux. Cette nouvelle découverte n'est pas seulement utile pour la venue de missionnaire dans ces quartiers, mais aussi elle est tout à fait considérable pour la correspondance de l'Europe aux lieux des missions par lettres et du lieu des missions en Europe indépendamment des Portugais et des Hollandais, et c'est par le moyen des Pères capucins français établis à Madraspatan qui seront bien informés des lieux où seront les missionnaires et des adresses nécessaires pour cela.

## **11. Avis touchant les catholiques qui se mettent au service de la Compagnie des Indes d'Hollande**

*[Amep, vol. 121, p. 624]*

Si l'avis précédent est jugé de conséquence, en voici un qui l'est encore davantage et qui regarde tous les sujets de princes chrétiens et particulièrement de Sa Majesté Très Chrétienne, comme étant en plus grand nombre. C'est au sujet des catholiques romains qui se mettent au service de la Compagnie des Indes d'Hollande. Ces pauvres malheureux, sans faire autre réflexion, que celle d'avoir de quoi subsister honnêtement s'engagent au service de cette compagnie viennent aux Indes et aux autres lieux où l'envie de gagner l'a portée. Ils ne sont pas plutôt à la voile qu'on leur intime l'obligation qu'ils ont d'assister aux prières et aux prêches qui se font dans leurs vaisseaux sur peine d'une amende, laquelle croît à mesure qu'on vient à y manquer, laquelle va en diminution des gages promises. Ainsi une personne qui prendrait résolution de n'y pas assister se rendrait en peu de temps redevable à la compagnie sans espérance de pouvoir jamais sans acquitter, de sorte qu'elle se voit en deux grandes extrémités, ou d'être toute sa vie esclave ou bien de professer par ses actions qu'elle est de la religion prétendue réformée. Cette rigueur qui s'observe sur mer est encore plus grande sur terre, en ce que se rencontrant dans des lieux où il y a des églises, elle ne peut faire l'exercice de sa religion qu'en cachette, et demeure toujours obligée d'assister aux prières et aux prêches qui se font chez les Hollandais. Il ne faut point non plus parler d'observer les fêtes des saints, de l'abstinence de viandes aux jours défendus, ni de garder le carême.

De cette malheureuse politique naissent trois grands inconvénients [p. 625] : le premier que les catholiques se font en peu hérétiques ; le second que faisant leur établissement dans les terres dépendantes des États d'Hollande, ils en demeurent sujets et en font une partie fort considérable, comme cela se voit du grand nombre des Français habitués dans Batavie, Malacca et ailleurs ; le troisième est le concours qu'ils prêtent aux hérétiques pour détruire la religion catholique dans toutes les conquêtes qu'ils ont faites et qu'ils font tous les jours sur les Portugais



qu'ils chassent tous de leurs terres, si tôt qu'ils s'en sont rendus maîtres, à moins qu'ils ne veuillent renoncer à l'Église romaine, étant une maxime fondamentale de cet État de ne jamais souffrir l'exercice libre de la religion catholique, apostolique et romaine dans les lieux qui leur sont sujets.

De là on peut juger de la misérable condition des catholiques qui sont au service de cette compagnie et quelle importante œuvre de charité feront ceux qui remédieront à un si grand mal.

## **12. Embarquement des missionnaires à Masulpatan pour Tenasserim**

*[Ameq, vol. 121, p. 625]*

Les missionnaires ayant demandé à Notre Seigneur s'il voulait qu'ils partissent de Masulpatan ou qu'il déférassent à la prière des Pères Éphrem et Zénon et de leurs amis qui leur conseillèrent de déférer leur embarquement jusqu'au mois d'août, parce que la saison leur paraissait périlleuse et déjà trop avancée, n'eurent point d'autre vue que de se rendre au plus tôt aux lieux de leurs missions. C'est pourquoi sans faire considération sur qui que ce soit, ils s'embarquèrent pour Tenasserim dans un vaisseau mors le 26 du mois de mars et le lendemain on se mit à la voile. Ils expérimentèrent dans cette navigation ce que c'est d'avoir le soleil à plomb sur la tête, particulièrement pendant le temps d'une bonace, et le commencement des pluies qu'on appelle l'hiver de ces quartiers. Ils employèrent dans cette navigation, depuis Masulpatan jusqu'à Mergui, distant d'environ 15 lieues de Tenasserim, depuis le 27 de mars jusqu'au 28 d'avril suivant. Si tôt qu'on fut arrivé en ce lieu de Mergui, les douaniers qui sont là établis pour l'intérêt du roi de Siam, vinrent visiter notre vaisseau et faire un procès verbal des personnes et des marchandises qui étaient. Après quoi, ils envoyèrent un extrait de tout ce qu'ils avaient trouvé au gouverneur et officiers de Tenasserim, qui donnent leur ordre comme bon leur semble, soit que le

vaisseau monte jusqu'à Tenasserim, soit qu'on débarque dans de petits bateaux les personnes et les marchandises. Mais de quelque façon que ce soit, il faut toujours avoir permission, n'étant jamais permis à personne de voyager dans les terres du roi de Siam sans passeport du gouverneur et des officiers du lieu où on aborde.

[cf. *Siam*, p.1] [cf. *Ampé*, vol. 876, p. 117]

La longueur des gens de ce pays est extrême dans toutes leurs expéditions, notre vaisseau ne put arriver à Tenasserim plus tôt que le 19 mai [1662]. Les missionnaires ayant eu dès le même jour, main levée de leurs personnes, allèrent descendre au logis du Père Jean Cardoze<sup>27</sup> [p. 626], jésuite, portugais de nation, qui leur avait envoyé sa petite barque pour ce sujet. Le lendemain, ils eurent licence de tirer leurs hardes, lesquelles ayant été visitées fort légèrement par le gouverneur et les officiers ; ils ne s'arrêtèrent que sur des chapelets de corne peints en rouge qu'ils pensèrent être de corail, dont ils prirent le droit du roi, qui est de huit pour cent, qu'on prend toujours en espèce, et jamais à l'estimation comme on fait ailleurs. On ne fouille personne, on ne prend rien de l'argent monoyé [*sic*], et il est fort aisé aux missionnaires de cacher les petites curiosités qu'ils auront apporté d'Europe pour faire les présents qu'on est obligé de faire. Les frais depuis Masulpatan jusqu'à Tenasserim pour le frais des missionnaires et de leurs hardes ne furent pas grands, n'ayant coûté pour 5 personnes et leur équipage qu'environ 42 piastres.

Après deux jours de séjour en la maison de ce Père, que les missionnaires trouvèrent chargés du soin de deux églises jusqu'à ce qu'on lui ait envoyé quelqu'un à la place de celui qui avait le soin d'une, lequel était mort dès le mois de janvier précédent, ils allèrent loger à la maison de ce

---

<sup>27</sup> Le Père Jean Cardozo (1619-1676) sera supérieur des jésuites de Siam vers 1665. On retrouvera ce nom dans la Relation de Mgr Lambert de l'année 1666, lors d'un démêlé entre l'évêque et les religieux.

défunt Père, où ils demeurèrent tout le temps qu'ils restèrent à Tenasserim.

N'ayant pas été possible et jugé à propos de taire la qualité de Mgr. de Bérithé, il fut prié par les chrétiens et par ce Père de leur conférer le sacrement de confirmation, ce qu'il fit le mercredi et le samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte<sup>28</sup>. Cependant, comme la charité de Notre Seigneur Jésus Christ pressait les missionnaires de partir, ils firent tous les efforts pour avoir leurs passeports qu'ils obtinrent avec assez de peine, et pour dix écus qu'il leur coûta pour en faciliter l'expédition.

Comme ils avaient préparé toutes choses pour leur départ, dès qu'ils les eurent, ils ne purent être empêchés de partir ni par le souhait des chrétiens qui eussent bien volontiers désirer leur séjour en ce lieu pour leur consolation, ni par les remontrances qu'on leur faisait de pluies continuelles qui rendent les chemins en cette saison tout à fait difficiles, ainsi s'abandonnant entre les mains de la Providence, ils furent en état de sortir de Tenasserim le 31 de juin [*sic*]<sup>29</sup>.

Le bon Dieu a fait voir en ce voyage un soin particulier de ceux qui tâchent de l'adorer en esprit et en vérité et qui mettent tout leur appui en lui, puisque de 5 vaisseaux qui sont partis cette année de Masulpatan pour Tenasserim, le premier qui portait les ordres et les lettres de la compagnie de Jésus pour tous ces quartiers a fait naufrage, on croit le semblable d'une autre à cause du long temps qu'il y a qu'il est parti, et qu'on n'en a aucune nouvelle, un troisième a été tout à fait mal traité de la tempête et a été réduit à l'extrême nécessité, et des deux autres celui dans lesquels

---

<sup>28</sup> « QUATRE-TEMPS. s. m. pl. Les trois jours où l'Église ordonne de jeûner en chacune des quatre saisons de l'année, et où les évêques ont coutume de faire les ordinations. *Jeûner les Quatre-Temps. On croit que le pape fera aux Quatre-Temps prochains une promotion de cardinaux.* » (DAF, 1832-5).

<sup>29</sup> Pourtant, le mois de juin n'a que 30 jours.

les [p. 627] missionnaires sont venus a été encore plus heureux.

Pour ce qui regarde la religion, il est très à propos de dire un mot des dispositions qu'il y aurait d'introduire notre sainte foi dans ces quartiers, s'il y avait des ouvriers évangéliques, tels qu'il faut dans les missions apostoliques. Tout ce royaume fait profession du paganisme et de l'idolâtrie, et dans une ignorance épouvantable. Les missionnaires furent voir un de leurs principaux prêtres qu'ils appellent des Talapouïns [*sic*]<sup>30</sup> avec lequel ils conférèrent de sa croyance, par truchement ; mais ils trouvèrent ce pauvre homme plein de ténèbres, de contradictions et d'absurdités, sans en donner d'autres raisons sinon qu'il est ainsi écrit dans leurs livres. Au reste, il écouta avec assez de satisfaction tout ce qu'ils lui dirent, il estimait les chrétiens dont il croit la religion bonne ; et c'est à cause de cela seulement qu'ils y ont toute sorte de liberté, on y entend les cloches, on y voit les églises ouvertes, on y chante le service divin et on y prêche publiquement sans aucun contredit.

### **13. Résolution des missionnaires avant leur départ de Tenasserim**

[*Amp, vol. 121, p. 627*]

[cf. *Siam*, p. 2]

Les missionnaires, s'éloignant toujours de plus en plus de leur patrie et s'approchant de la terre que Dieu leur a promise, recevaient toujours de nouvelles miséricordes et des lumières plus pures de Notre Seigneur Jésus Christ. Ces excès de bonté les obligeaient souvent de penser comme ils pourraient lui rendre des marques d'une plus grande fidélité ; ils gémirent longtemps devant un Dieu si bon, pour apprendre de lui comment ils pourraient lui être parfaitement agréables ; ils reçurent cette réponse, que ce serait en suivant les conseils évangéliques, en les

---

<sup>30</sup> « Talapouïns » : moines bouddhistes.

pratiquant en proportion que sa divine conduite leur en demanderait l'exécution, et qu'ils devaient de plus savoir qu'il n'y avait rien dans le saint Évangile qui regarde la charité de Dieu et du prochain, à quoi ils ne fussent obligés par leur haute et divine vocation. Ces vues reçues dans l'oraison humilièrent les missionnaires, qui virent bien qu'il leur fallait avoir un motif bien plus relevé dans leurs opérations et la pratique des vertus, et qu'ils avaient mené jusqu'alors une vie bien commune et fort peu proportionnée à leur état, qui demande une destruction entière de l'extérieur et de l'intérieur de l'homme. Ayant donc conféré entre eux sur de si justes demandes d'un Dieu qui les a tant aimés, ils résolurent d'y acquiescer et de suivre la pureté de l'attrait intérieur. Ce consentement fut bientôt suivi de nouvelles faveurs de Notre Seigneur, qui leur demanda de pratiquer dorénavant tous ces conseils évangéliques qui regardent la mortification intérieure, et beaucoup de ceux qui regardent l'extérieure. En effet, sa divine bonté n'a pas manqué de permettre bien [p. 628] des occasions, pour lesquelles il a fallu avoir beaucoup de complaisance de se voir méprisés, de prier pour ceux qui étaient contraires, de souffrir beaucoup de petites persécutions, d'abandonner quelques sommes considérables d'argent plutôt que de prendre les voies de la justice du pays pour se faire raison ; bref, porter une joie extrême de se voir réduits à ce point, par l'opération divine, de ne faire jamais sa volonté. Cette manière d'agir, qui paraît d'abord tout à fait impossible et rude, est cependant dans la suite comblée de biens d'onctions et de consolations ; la plus grande difficulté est de se le persuader, de croire à l'Évangile, dans la soumission qu'un vrai chrétien doit avoir aux paroles du Fils de Dieu et de les pratiquer, pour n'être pas tout à fait ingrats à tant de miséricordes. Les missionnaires, reconnaissant que le bon Dieu demandait d'eux, arrêterent la pratique susdite de conférer souvent de toutes les providences qui leur arriveraient, afin de les pouvoir faire

suivant les maximes de Notre Seigneur Jésus Christ, le moins mal qu'ils pourraient, moyennant sa sainte grâce.

#### **14. Départ des missionnaires de Tenasserim pour Siam**

[*Ameq*, vol. 121, p. 628]

[cf. *Siam*, p. 2]

Toutes choses étant disposées pour le voyage de la capitale royale de Siam qu'on appelle en langue du pays Judia [*sic*] et que nous nommons Siam. Les missionnaires partirent de Tenasserim le 30 de juin pour Jalingue dans trois petits bateaux couverts de feuilles de palmier, qui avaient chacun trois hommes pour les conduire, on paya pour chacun environ 12 écus. Il faut apprêter son manger et dormir dans ces sortes de bateaux étant impossible de passer la nuit par terre, à cause que ce sont des bois continuels remplis de tigres, crocodiles, et d'autres animaux carnassiers. On arriva à Jalinga le 6 de juillet suivant. Ce voyage fut heureux aux missionnaires par le naufrage que fit le bateau où étaient Monseigneur de Bérithé et Monsieur Deydier, un des missionnaires. Ce fut en un passage d'un courant fort rapide que les deux autres bateaux avaient passé il y avait déjà quelques temps, mais que celui-ci n'ayant pu vaincre, fut emporté au gré des eaux et à la donner contre un arbre sec qui était dans la rivière sur lequel Mgr de Bérithé se sauva ne sachant pas nager, et y demeurer en posture d'un homme qui est à cheval, jusqu'à ce qu'on vint à son secours, et eut tout le loisir avec Mr Deydier d'avoir une extrême complaisance de ce naufrage arrivé par l'ordre de la divine Providence et de voir couler à fond leur bateau, dont ils étaient les spectateurs, attendant qu'il passa un autre bateau qui s'en retournait à Tenasserim avec lequel on convint pour les mener à Jalinga dont ils n'étaient éloignés que de 3 ou 4 heures de chemin. Entre les choses qui furent perdues, se trouvèrent [*p. 629*] nos passeports, ce qui obligea un des missionnaires de retourner à Tenasserim pour en faire expédier de nouveaux,

afin de pouvoir passer plus outre. Cependant les missionnaires faisant réflexion sur une si grande grâce que le bon Dieu leur avait fait, lui en rendirent leurs reconnaissances, comme une des plus hautes faveurs qu'ils pouvaient recevoir de sa miséricorde et de son amour.

Mr Deydier étant de retour de Tenasserim, on ne pensa qu'à continuer son chemin. Cependant on ne put être en état de partir que le 29 de juillet. Il fallut s'accommoder aux voitures du pays qui ne sont que des charrettes, nous en primes 5 qui coûtèrent 10 écus chaque pour nous conduire jusqu'à Pipely. La grâce que Mgr de Bérithé reçut de Notre Seigneur le même jour est trop grande pour n'en pas faire part à ses amis. Ce fut à l'occasion d'un démêlé qui arriva entre l'interprète, les charretiers des missionnaires et d'autres charretiers qui étaient ivres et qui ne voulaient pas laisser passer les charretiers des missionnaires, Mgr de Bérithé voulant aller mettre les hollas [*sic*], reçut d'un des charretiers ivres trois coups de gros bâton pour lesquels il eut complaisance et joie jusqu'aux larmes, parce qu'il les reçut dans l'ordre de la divine Providence et dans l'exécution de sa vocation.

Voilà comme les jours d'entrée et de sortie de Jalinga furent tout à fait heureux aux missionnaires.

Ce petit obstacle étant levé, les missionnaires continuèrent leur chemin, accompagnant les charretiers à pieds, les uns nus pieds, les autres avec leurs souliers sans bas, parce qu'il fallait souvent passer dans l'eau, dans la boue. Il est difficile d'exprimer la satisfaction qu'ils prenaient de souffrir ces petits travaux pour Notre Seigneur, ni dire le plaisir qu'ils avaient en cet état ; et pour tâcher de profiter des occasions que le bon Dieu leur présentait, ils s'occupaient quelquefois à aider les charretiers, lorsque leurs charrettes versaient, ou à retenir leurs bœufs dans les pas difficiles, ils se réjouissaient de ces petites pratiques, ils avaient joie de manquer par intervalle de bonne eau pour boire, et de se voir réduits à n'avoir que le simple nécessaire. Enfin après 16 jours de pratique de ces

agréables exercices, ils arrivèrent à Pipely le 13 d'août, où ayant dressé un autel, ils reçurent la consolation et cette grande grâce de dire la sainte messe, le jour de l'Assomption de la glorieuse Vierge. Ce bonheur fut si grand qu'il leur fit aisément oublier les peines qui n'en ont que le nom, mais qui en effet sont des sujets véritables d'une consolation extrême.

[p. 630] Le lendemain les missionnaires s'embarquèrent dans un bateau pris exprès pour les conduire à Siam, capitale du royaume, pour le frais duquel on paya 15 écus. On marcha environ un jour entier jusqu'à la mer, puis allant terre à terre environ 24 heures de marche, on vint à l'embouchure de cette belle et grande rivière de Siam<sup>31</sup>, qu'ils montèrent jusqu'au jour de leur arrivée qui fut le 22 du même mois. Les missionnaires ne ressentirent point d'autres souffrances extérieures en ce petit voyage que la persécution de certaines petites mouches fort piquantes qui paraissent sitôt que le soleil est couché et qui s'en retournent qu'à 7 ou 8 heures du matin, pendant tout ce temps, il n'est pas possible qu'un homme puisse dormir, parce qu'on est continuellement occupé à se défendre de la guerre que font ces petits animaux dont le nombre est excessif.

&

<<<<<

---

<sup>31</sup> Le Ménam (Chao Phraya).